

LA DISTINCTION DES SAVOIRS

*Sous la direction de
Bernard Walliser*

Enquête

ÉDITIONS DE L'ÉCOLE
DES HAUTES ÉTUDES
EN SCIENCES SOCIALES

LA DISTINCTION DES SAVOIRS

*Sous la direction de
Bernard Walliser*

ÉDITIONS DE L'ÉCOLE
DES HAUTES ÉTUDES
EN SCIENCES SOCIALES

Enquête • 11

ISSN 1629-7121

ISBN 978-2-7132-2482-9

L'anthropologie, la sociologie, l'histoire présentent une convergence épistémologique dont le statut est en débat. Entre leurs démarches, la collection « Enquête » souhaite privilégier la confrontation, en réfléchissant sur les partages disciplinaires, sur les procédures et les modes d'argumentation, ainsi que sur les différents fronts où se recomposent les objets du savoir et les modèles interprétatifs.

COMITÉ ÉDITORIAL

GIORGIO BLUNDO JEAN BOUTIER SUZANNE DE CHEVIGNÉ
GÉRARD LENCLUD JEAN-CLAUDE PASSERON
EMMANUEL PEDLER JACQUES REVEL

SECRETARIAT D'ÉDITION

DENISE BALLY

Publié avec le concours du Centre Norbert Elias

PENSÉE SCIENTIFIQUE ET PENSÉE VULGAIRE EN ARCHÉOLOGIE PRÉ- ET PROTOHISTORIQUE

LA PERSPECTIVE LOGICISTE

« Mais des idées, on n'en découvre pas en fouillant des sédiments préhistoriques, et on n'en a jamais trouvé non plus en examinant des ossements. »

Wiktor Stoczkowski, *Des hommes, des dieux et des extraterrestres*.

Ethnologie d'une croyance moderne, Paris, Flammarion, 1999, p. 369.

LES RÉFLEXIONS SUR LES RELATIONS entre langage scientifique et langage vulgaire en archéologie restent relativement rares dans la littérature francophone. Elles se sont surtout développées à propos de l'influence du contexte politique et social sur l'interprétation historique des vestiges avec les travaux de Jean-Paul Demoule et Jean-Loïc Le Quellec en France, et de Marc-Antoine Kaeser en Suisse. De son côté, le courant logiciste, initié par Jean-Claude Gardin, a insisté sur les limites de la réflexion spontanée et des arguments de sémantique universelle utilisés couramment dans les démonstrations, question reprise par Wiktor Stoczkowski dans sa critique des théories de l'hominisation¹. Nous ferons largement appel à ces travaux dans la réflexion que nous développerons ici.

Cette réflexion concernera essentiellement la préhistoire et la protohistoire, et plus précisément l'archéologie des populations dont l'histoire et les modes de vie ne sont éclairés par aucun texte propre et dont la connaissance ne repose donc que sur la seule archéologie ou, pour les périodes les plus récentes, sur la tradition orale.

Le texte prend le terme de « pensée vulgaire » dans le sens très général de pensée non scientifique, partiellement ou totalement déconnectée des faits, et peu ou pas sensible aux contraintes des procédures impliquant pronostics, retours aux faits et validations. Au sens strict, la pensée vulgaire se réfère au latin *vulgus*, le commun des hommes, la foule. Cicéron écrivait ainsi : *non est consilium in vulgo*, la foule n'a pas de réflexion.

1. Wiktor Stoczkowski, *Origine de l'homme. Entre l'anthropologie naïve et savante*, thèse de doctorat d'histoire de l'École des hautes études en sciences sociales, sous la dir. de Jean-Claude Gardin, Paris, 1991. Id., *Anthropologie naïve, anthropologie savante. De l'origine de l'homme, de l'imagination et des idées reçues*, Paris, CNRS Éditions, « Empreintes de l'homme », 1994.

Cette définition du langage vulgaire nous paraît néanmoins trop restrictive pour aborder l'environnement non scientifique de l'archéologie. Plutôt que de tenter de donner une définition unique de la pensée vulgaire, nous préférons énumérer ici ses principales composantes et montrer l'hétérogénéité des pratiques intellectuelles regroupées sous ce terme.

En ouvrant l'éventail, nous prenons en compte l'ensemble des pensées se situant en marge de l'épreuve des faits, de façon à couvrir un registre allant de la pensée vulgaire stricte, celle de la « foule », à la réflexion philosophique « savante », en passant par ce que certains nomment la pensée spontanée, ordinaire, naïve, ou même la « troisième voie », ni science ni littérature, chère au postmodernisme. Une place pourrait également être réservée aux savoirs vernaculaires, soit aux savoirs pratiques des populations dites traditionnelles² dont l'évaluation est du ressort de l'ethnologie et ne concerne que peu l'archéologie. Il nous semble en effet que les limites entre ces divers modes de pensée restent extrêmement floues. C'est du reste dans ce sens très large que des chercheurs comme J.-C. Gardin, W. Stoczkowski et J.-L. Le Quellec abordent les sources et les dérives non scientifiques de l'archéologie.

Dans ces recherches, une place particulière doit être réservée à la notion de paradigme regroupant une série de savoirs non scientifiques qui ont néanmoins permis à notre discipline de se développer.

Les paradigmes, qui se situent à la périphérie de la démarche scientifique, constituent autant de présupposés relatifs à la nature du réel. Ils se développent essentiellement en dehors de la démarche scientifique de l'archéologie et relèvent à nos yeux de la pensée vulgaire, dans la mesure où la confrontation au réel reste une question secondaire face aux *a priori* issus du contexte philosophique, social et politique de l'époque. Ils définissent pourtant, dans le domaine scientifique, les problèmes à étudier, le type de données à observer, un vocabulaire autorisé pour les décrire; ils permettent de sélectionner les critères au moyen desquels les solutions sont évaluées, les raisonnements sont considérés comme légitimes, les réponses sont attendues et jugées d'emblée acceptables. L'histoire des recherches montre que ces présupposés sont souvent faux, ou tout au moins non scientifiques, mais qu'ils contribuent pourtant à la progression du savoir que nous nommons scientifique.

Les paradigmes dominants jouent ainsi un rôle essentiel dans le développement de l'archéologie. S'agissant d'orientations théoriques et philosophiques propres à certaines périodes de l'histoire des idées, de nature non scientifique, rencontrées dans les sciences humaines ou les sciences de la nature hors du champ de l'archéologie, ils influencent, à titres divers, la pratique de cette discipline.

2. Claude Lévi-Strauss, *La pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962 (rééd., 1974). Abdulai Keita, *La production des connaissances et solutions techniques chez les riziculteurs de mangrove ouest-africains. L'exemple des riziculteurs balantes de la Guinée-Bissau*, mémoire de diplôme de recherche en études du développement de l'Institut universitaire d'études du développement, sous la dir. de Rolf Steppacher, Genève, 2002.

Dans notre esprit, ils ne constituent pas des étapes historiques sur le chemin d'un développement continu et harmonieux des connaissances, mais plutôt des clés pour comprendre la nature de ces dernières. Les paradigmes retenus agissent de façon récurrente sur le long terme avant de disparaître sous l'impact de nouvelles façons de penser, plus conformes aux modes et à l'air du temps. Ils se retrouvent dans des travaux d'époques différentes, coexistant parfois chez le même auteur, et s'intègrent synchroniquement dans des champs de connaissances qui évoluent, tant sur le plan des technologies employées que sur celui des bases factuelles en constante croissance³.

La construction de l'explication archéologique dans une perspective logiciste

Le logicisme est une méthode de reconstruction du discours scientifique sur des fondements logiques plus clairs, mais distincts de la logique formelle. Le logicisme teste les fondements méthodologiques des constructions avant l'utilité empirique des produits.

Dès le début des années 1970 se dessine, sous l'influence de Jean-Claude Gardin, un courant qui s'appellera le logicisme, terme exprimant une certaine façon d'aborder les constructions archéologiques ou plus généralement historiques et littéraires « à la manière de la logique » et dans une perspective qui reste celle de l'informatique. Ce nouveau regard se donne pour tâche de réduire la taille des démonstrations des archéologues tout en préservant les données pertinentes retenues et en conservant la forme du langage naturel, ceci de façon à faciliter la lecture et l'assimilation des constructions.

Le logicisme nous apprend que le cycle de la recherche peut se diviser en quatre étapes successives :

- les compilations (constructions compilatoires Cc) réunissent les données spécifiques ou comparatives issues des fouilles, les décrivent et les organisent en corpus pour servir la construction envisagée ;
- les ordinations (constructions typologiques Ct), ou mise en ordre des données, organisent l'information en paquets présentant à la fois des caractéristiques intrinsèques communes et des caractéristiques extrinsèques jugées significatives sur le plan du temps, de l'espace et, plus rarement, de la fonction ;
- les interprétations (constructions explicatives Ce) apparaissent comme le résultat de la construction et touchent à la fois les scénarios de l'histoire et tous les aspects de la vie des hommes d'autrefois.

3. Alain Gallay, « Quels paradigmes pour la préhistoire? Un historique », dans Jacques Évin (dir.), *Un siècle de construction du discours scientifique en préhistoire. XXVI^e Congrès préhistorique de France, Congrès du centenaire de la Société préhistorique française, Avignon 21-25 septembre 2004*, Paris, Société préhistorique française, 2007, vol. 1, p. 301-312.

Fig. 1. Réflexion spontanée et sous-produits vulgaires des connaissances dans la perspective d'une démarche logiciste

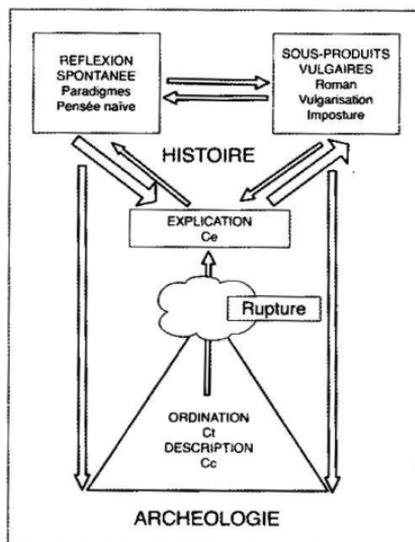


Schéma Alain Gallay

On ajoutera enfin une dernière étape assurant un retour possible en direction des faits archéologiques : les pronostics permettant l'administration de la preuve à travers un retour au niveau de faits empiriques nouveaux et donc une certaine cumulativité des résultats⁴.

Il peut être intéressant de situer ce type d'approche par rapport aux distinctions proposées par Robert Franck dans ce volume. J.-C. Gardin ne se référait que très rarement à des positions philosophiques dans ses écrits ou dans son enseignement, jugeant que ce type de réflexion n'était pas indispensable au développement d'une approche de la réalité qu'il voulait essentiellement pratique. Nous l'avons une fois entendu évoquer l'empirisme logique du Cercle de Vienne, mais il est évident que toute sa réflexion se situe, non dans cette perspective issue de Hume, mais bien dans la seconde perspective évoquée par R. Franck, celle développée par Bacon et qui est à l'origine du développement des sciences de la nature. Tout l'enseignement de J.-C. Gardin insiste en effet sur l'importance à accorder prioritairement aux concepts, donc aux formes, comme condition préalable indispensable des observations empiriques. Dans cette perspective, le logicisme s'inscrit

4. A. Gallay, « 25 ans de logicisme, quel bilan ? », dans *ibid.*, vol. 3, p. 23-36.

parfaitement dans le cadre de la démarche empirique de la science et de l'empirisme baconien (voir, dans ce volume, la contribution de Daniel Courgeau). Alain Testart est peut-être l'un des chercheurs qui a le mieux analysé les conséquences de cette position pour les sciences humaines dans un livre qui n'a pas eu le retentissement qu'il méritait⁵.

Pensée scientifique et pensée vulgaire dans les compilations et les ordinations

La question que nous soulevons se situe d'abord au niveau des compilations et des ordinations. Le débat est ici un débat essentiellement scientifique, propre à la communauté des archéologues, mais peut véhiculer des *a priori* qui ne correspondent pas aux contraintes de la science.

Les années 1960 et le début des années 1970 apparaissent incontestablement comme une période d'enthousiasme devant les perspectives offertes par les nouveaux outils, notamment informatiques, désormais à disposition des archéologues, enthousiasme auquel nous avons personnellement participé en tant qu'étudiant parisien. La possibilité de stocker un grand nombre, sinon une infinité, d'informations ouvrait, croyait-on, la voie à une compréhension en profondeur du passé. Cette décennie reste néanmoins difficile à caractériser du fait de l'hétérogénéité apparente des approches et du manque d'intégration des divers outils conceptuels proposés. Retenons ici à ce niveau deux *credo* théoriques qui nous semblent néanmoins dominer alors, et qui concernent successivement l'acquisition, la description et l'ordination des données⁶ :

- le premier concerne la possibilité de donner une description exhaustive et unique de la réalité archéologique, tant au niveau de la fouille que du codage en langage documentaire (LD) des documents exhumés ;
- le second, l'idée que cette description peut être à l'origine d'une interprétation unique de la réalité selon le schéma LD'LS (langage documentaire → langage scientifique) et que l'arsenal mathématique et statistique désormais à disposition est un gage du caractère scientifique de cette démarche.

D'une manière générale, nous pouvons considérer qu'il s'agit de stratégies « aveugles » de recherche où la finesse de la description des données et l'application à ces dernières de procédures mathématiques sophistiquées sont considérées comme un gage d'efficacité selon les deux schémas LD → 'ordination' → LS pour le mouvement quantitatif et LD → 'banques de données' → LS pour le mouvement sémiologique, et s'avèrent alors les deux facettes d'un même projet.

5. Alain Testart, *Pour les sciences sociales. Essai d'épistémologie*, Paris, Christian Bourgois, 1991.

6. A. Gally, « 25 ans de logicisme, quel bilan ? », *op. cit.* ; Id., *Pour une ethnoarchéologie théorique. Mérites et limites de l'analogie ethnographique*, Paris, Errance, 2011.

Cette approche empirique de la réalité, qui ne débouche en fait que sur des interprétations d'une très grande pauvreté, est contrebalancée par l'introduction de modèles hypothético-déductifs ambitieux, développés notamment par l'archéologie anglo-saxonne, dont les liens avec les données empiriques sont loin d'être éclaircis et qui exprime une véritable rupture dans la réflexion.

Plusieurs témoignages insistent néanmoins dès cette époque sur les limites d'une notion, l'« exhaustivité », à laquelle il est difficile de donner un contenu précis.

Dans la publication du colloque de Marseille *Archéologie et calculateurs* de 1969⁷, Jean Deshayes, qui a travaillé avec J.-C. Gardin à la création de fichiers mécanographiques de description des outillages de bronze⁸, insiste sur le fait que, lors de la construction d'une typologie, « la démarche négative qui consiste à éliminer les critères non pertinents est probablement primordiale : elle restreint dès de départ le nombre des solutions possibles⁹ ». Dans la même publication, Bohumil Soudsky, le fouilleur de Bylany en Tchécoslovaquie, n'écrit pas autre chose à propos des propriétés des ensembles archéologiques :

Le « complexe de l'exhaustivité » tient à ce que l'archéologie, au lieu de chercher à parfaire ses méthodes, dans son propre domaine scientifique (si tant est qu'il s'agisse ici de science), a nourri l'idée, fautive bien entendu, que ses erreurs et surtout son incapacité à fonder aucun système provenaient de l'insuffisance de ses découvertes : elle ne connaissait que des parties de cimetières, des parties d'habitats, voire des parties non représentatives alors que si ces vestiges étaient accessibles en entier, au complet, les questions en suspens seraient résolues. Ce qui était faux¹⁰.

Dans la conclusion du colloque, Gardin propose, dès cette époque, de distinguer entre les données perceptuelles premières et les données cognitives considérées comme significatives au plan des questions posées, retrouvant à cette occasion la distinction fondamentale entre données ETIC et données EMIC proposée par Pike¹¹. Cette distinction reste néanmoins relative et doit s'affiner au fur et à mesure que progresse la recherche. Elle reste donc jusqu'à aujourd'hui l'un des arguments majeurs confirmant l'absence de signification de la notion d'exhaustivité dans une recherche empirique. Dans cette perspective,

7. J.-C. Gardin (dir.), *Archéologie et calculateurs. Problèmes sémiologiques et mathématiques*, Paris, Éditions du CNRS, « Colloques internationaux du CNRS : sciences humaines », 1970.

8. J.-C. Gardin, *Le fichier mécanographique de l'outillage. Outils en métal de l'âge du Bronze, des Balkans à l'Indus*, Beyrouth, Institut français d'archéologie, 1956.

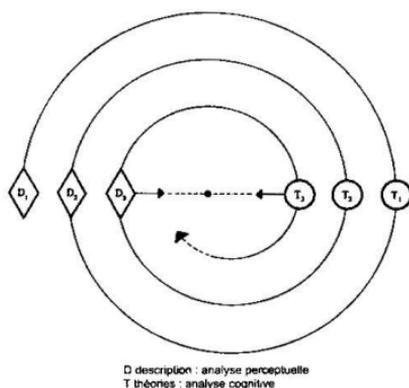
9. Jean Deshayes, « Points de vue subjectifs sur la construction d'une typologie », dans J.-C. Gardin (dir.), *Archéologie et calculateurs...*, op. cit., p. 17-24, p. 18.

10. Bohumil Soudsky, « Le problème des propriétés dans les ensembles archéologiques », *ibid.*, p. 45-55, p. 46.

11. Kenneth I. Pike, *Language in Relation to a Unified Theory of the Structure of Human Behaviour*, La Haye-Paris, Mouton, 1967. L'opposition entre formulations ETIC et EMIC est issue de la linguistique structurale, soit de l'opposition entre phonétique et phonologie (ou phonémique) ; elle renvoie à l'opposition entre notation perceptuelle et notation ne retenant que les données jugées pertinentes.

l'exhaustivité se rapporte à une analyse perceptuelle qui voudrait rendre compte de toute la complexité de la réalité, alors que l'analyse cognitive se trouve subordonnée à des objectifs précis permettant de sélectionner les percepts, donc d'éliminer ce qui est jugé sans signification (fig. 2).

Fig. 2. Relations entre analyse perceptuelle D (description) et analyse cognitive T (théorie)¹²



Le courant logiciste s'efforce donc de réfléchir sur la nécessité de développer des concepts précis permettant de collecter et d'ordonner les informations *avant* de mobiliser les puissants outils mathématiques et informatiques désormais à disposition.

La rupture constatée dans la pratique commune des compilations et des ordinations se retrouve néanmoins dans des études mobilisant des savoirs scientifiques reconnus comme tels par la communauté des chercheurs.

Nous prendrons pour exemple une étude récente menée par Geneviève Perréard, de l'Université de Genève, sur la démographie d'une sépulture collective néolithique de la nécropole du Petit-Chasseur à Sion, qui présente d'importantes conséquences pour la vision que nous pouvons avoir des structures sociales de l'époque¹³.

12. J.-C. Gardin (dir.), *Archéologie et calculateurs...*, *op. cit.*, p. 373.

13. A. Gallay, avec la collab. de Alain Benkert, Marie Besse, Florence Cattin *et al.*, *Autour du Petit-Chasseur. L'archéologie aux sources du Rhône (1941-2011)*, Paris, Errance, 2011. Cette question a récemment fait l'objet d'une mise au point par Geneviève Perréard, « Is it possible to estimate the size of the social group from which the individuals buried in dolmen MXII at the "Petit-Chasseur" site (Sion, Valais)? », dans Marie Besse (ed.), *Around the Petit-Chasseur Site in Sion (Valais, Switzerland) and New Approaches to the Bell Beaker Culture : Proceedings of the International Conference Held at Sion (Switzerland) October 27th-30th 2011*, Oxford, Archaeopress Archaeology, 2014, p. 67-76.

Évaluer l'importance démographique du groupe qui pourrait être à l'origine de la population inhumée est une question technique fort complexe qui n'a jamais été réellement abordée et qui nécessite une série d'hypothèses sur la structure démographique de populations anciennes, avant les changements dus aux développements de la médecine moderne. Les estimations obtenues, bien que provisoires, ouvrent des perspectives passionnantes sur la question du « recrutement » du monument mégalithique.

Le fait que la population du dolmen, dont les individus s'échelonnent sur plusieurs siècles, présente des caractéristiques épigénétiques communes parle en faveur de la présence d'un groupe de « descendance » attaché à un ancêtre commun, au sein duquel certains individus sont liés par le sang au fil des générations successives.

L'estimation proposée par G. Perréard s'appuie sur un échafaudage de données comprenant les paramètres issus de l'archéologie (survivants à 20 ans et décédés de la classe d'âges 10-14 ans, essentiellement), des modèles démographiques extérieurs et des conditions, comme l'espérance de vie ou l'effectif estimé de la population adulte, que l'on peut faire varier dans certaines limites. Il est également nécessaire de faire l'hypothèse que la population inhumant ses morts est démographiquement stationnaire, c'est-à-dire qu'elle ne croît ni ne décroît au cours du temps. L'étude de la structure de mortalité des inhumés indique que la représentation des diverses classes d'âges n'est pas conforme à ce que l'on connaît de la démographie des populations anciennes par le biais des données historiques.

Dans le cas du dolmen MXII, la totalité des survivants à 20 ans inhumés, retrouvés dans la sépulture, pourrait être issue d'une population de plus de 200 personnes. Des calculs adéquats montrent ainsi que l'ensemble de la population décédée sur 500 ans, durée estimée de l'utilisation de la sépulture, pourrait se composer d'environ 400 personnes (minimum 320, maximum 480), une estimation montrant que la taille de la communauté qui inhumait ses morts dans le monument pourrait se situer entre 18 et 24 individus.

Tabl. 1. Démographie de la population inhumée dans le dolmen MXII de la nécropole du Petit-Chasseur selon G. Perréard

Archéologie	Estimations d'après modèles démographiques	
Individus retrouvés dans le dolmen MXII sur 500-700 ans	Population source sur la totalité de la durée d'utilisation de la sépulture	Taille de la population qui inhumait ses morts dans le dolmen MXII
58 adultes	120-180 adultes	
126 enfants et adultes	Environ 400 (320-480) adultes et enfants	18-24 adultes et enfants

Nous pouvons en conclure que les restes découverts et décomptés par les archéologues ne devaient en fait correspondre qu'à une partie de l'ensemble des personnes décédées durant un demi-millénaire... pour autant que le monument ait été utilisé régulièrement pendant cette période.

Dans la mesure où la représentation par classes d'âges de la population inhumée ne correspond pas aux schémas de mortalité connus par la démographie historique, on peut écarter l'idée que tous les individus d'une famille restreinte (entre 5 et 15 individus), d'une famille étendue ou d'un petit clan sont présents dans la sépulture. Étant donné la taille estimée de la population vivante, il semble raisonnable d'écarter également l'idée que seuls certains individus d'une famille restreinte sont présents. Il reste donc une bonne probabilité pour que nous soyons en présence des sépultures de certains individus seulement d'une famille étendue ou d'un petit clan.

Ces données ont d'importantes conséquences sur notre conception de la société d'alors. La longue durée d'utilisation du monument par un même groupe de descendance témoigne de l'importance des lignages dans l'organisation de la société. Le fait que des enfants soient admis dans le caveau renforce cette interprétation, démontrant que le recrutement funéraire ne s'effectue pas sur la base de privilèges individuels acquis au cours de l'existence adulte, comme c'est le cas dans les sociétés à grades ou à titres. Nous nous trouvons donc dans une situation très différente de celle des sociétés à richesses ostentatoires des V^e et IV^e millénaires, si bien analysées par Pierre Pétrequin ou Serge Cassen, dont les sépultures privilégient l'individu, que ce soit au niveau des modestes tombes de type Chamblandes ou des grands monuments du Bassin parisien et de la façade atlantique. Vraisemblablement, nous ne sommes donc plus dans un contexte où le pouvoir politique acquis au cours de la vie d'un individu peut s'exprimer dans le monument funéraire qui lui est dédié ou dans des mobiliers funéraires de qualité exceptionnelle. L'individu éminent s'efface désormais devant le lignage, une éclatante démonstration de l'importance désormais acquise par les groupes de descendance dans la structuration de la société¹⁴.

L'examen de cette « construction » se développe donc selon deux temps. Le premier, fondé sur les acquis scientifiques de la paléodémographie, aboutit à une estimation du volume de la population qui a utilisé le monument funéraire. Le second propose une interprétation sociale et politique de la société de l'époque fondée sur un savoir « anthropologique » peu argumenté relevant selon nous de la pensée vulgaire. La question de la présence d'une rupture dans nos raisonnements se pose donc déjà dans ce contexte de recherche.

14. A. Gally, *Les sociétés mégalithiques. Pouvoir des hommes, mémoire des morts*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, « Le Savoir suisse », 37, 2006.

Pensée scientifique et pensée vulgaire dans les explications

Nous n'aborderons ici les mécanismes de l'interprétation archéologique que pour insister sur une particularité propre à cette étape de la démarche, soit l'intégration nécessaire des données étudiées dans un corpus de référence plus large, choisi pour sa pertinence par rapport aux questions posées, un raisonnement reposant donc sur l'analogie.

L'archéologue qui travaille en vase clos ne peut aboutir qu'à des constructions typologiques (Ct) intégrant le temps et l'espace, c'est-à-dire à des rapports d'expertise. Il peut ainsi identifier avec succès la provenance d'un objet, délimiter l'extension géographique probable des objets de même type (expertise par rapport à L, le lieu), et le dater (expertise par rapport à T, le temps). Mais ce faisant il ne se comporte qu'en antiquaire.

Il est en revanche incapable de proposer, sur la seule base des vestiges archéologiques, des interprétations fonctionnelles sur la signification économique, sociale, politique ou idéologique de l'objet dans la société, ainsi que des explications d'ordre historique. Cette situation est à l'origine de la fragilité de nos constructions et de l'intrusion d'une pensée vulgaire non scientifique dans une démarche pourtant admise comme scientifique.

Les explications rendant compte de la diffusion des composantes culturelles des sociétés ou de leur évolution font souvent référence à une pensée « vulgaire » fortement influencée par le contexte politique de l'époque.

Nous développerons ici quelques exemples de constructions archéologiques considérées comme scientifiques, mais dont le contenu relève essentiellement d'un contexte sociopolitique étranger à la quête du passé. Ces exemples se réfèrent à certains paradigmes dominants propres à certains moments du développement des sociétés européennes. Ces constructions sont conçues à l'époque comme de vrais discours scientifiques, et seul le recul permet aujourd'hui d'en analyser les sources et de délimiter ce qui relève d'une vraie connaissance du passé face aux contraintes socioculturelles de l'époque.

Nous limiterons les exemples présentés à ce que nous appelons l'« archéologie des peuples » et au « diffusionnisme ». Insistons sur un fait : les exemples présentés ne révèlent pas un état dépassé de nos pratiques dont nous savons aujourd'hui déjouer les pièges, ils signent la nature même de nos démarches, tant anciennes, et jugées obsolètes, que récentes.

Exemple 1 : le mythe lacustre

Un premier paradigme de la pensée sociopolitique vulgaire relève de l'« archéologie des peuples ». Selon ce point de vue, les développements historiques des peuples seraient spécifiques et irréductibles. Après la Révolution française et avec la naissance des nationalismes, les nations

ne peuvent plus fonder leur identité sur la seule légitimité des dynasties régnautes. Les peuples, ces nouvelles entités sur la scène de l'histoire, sont amenés à affirmer leur spécificité par la définition d'une langue, de traditions particulières et d'un passé commun. Le romantisme allemand s'oppose à l'idéologie des Lumières, au positivisme, aux vues évolutionnistes et à l'internationalisme des sociologies occidentales. Le développement d'une historiographie politique met en évidence les spécificités irréductibles des peuples¹⁵.

Une excellente illustration de cette question a été récemment proposée par Marc-Antoine Kaeser¹⁶ à propos des relations existant entre le mythe lacustre suisse et la révolution libérale-radical de 1848. À partir de 1840, les pilotes présents sous l'eau au bord des lacs attirent la curiosité des savants neuchâtelois et fribourgeois, mais ces derniers ne proposent pas de reconstitutions architecturales. Il faudra attendre l'hiver 1853-1854 pour que Ferdinand Keller, président de la Société des antiquaires de Zurich, identifie les premiers vestiges palafittiques préhistoriques sur le lac de Zurich à Obermeilen. Il publie immédiatement une première restitution d'une station lacustre comprenant des huttes bâties sur une plateforme érigée au-dessus des eaux. Le « mythe des stations lacustres » est né et deviendra la référence symbolique de la jeune démocratie suisse issue de la Constitution de 1848. La communauté scientifique reconnaît alors unanimement l'existence d'une population homogène vivant sur des villages construits sur les eaux des lacs suisses : les Lacustres. La bourgeoisie libérale fera de cette image le mythe fondateur de la nouvelle société industrielle. Ce mythe répondait en effet à plusieurs attentes politiques :

- les Lacustres étaient susceptibles de compenser la longue suprématie des mythes alpestres fondés sur les récits moyenâgeux des guerres d'indépendance de la Suisse primitive contre l'occupant Habsbourg (épopée de Guillaume Tell), mythes qui commençaient à s'effriter sous la critique historique ;
- cette population préhistorique fondait la suprématie des vainqueurs de la guerre du *Sonderbund* contre les populations catholiques réactionnaires de la Suisse centrale et justifiait la création du nouvel État fédéral ;

15. Wolf Lepenies, *Die drei Kulturen: Soziologie zwischen Literatur und Wissenschaft*, Munich, Hanser, 1985.

16. Marc-Antoine Kaeser, « Le pacifisme des Lacustres. Considérations sur les fondements idéologiques du Sonderfall suisse », *Revue historique neuchâteloise*, 3-4, *Mélanges d'histoire neuchâteloise en hommage à Louis-Edouard Roulet*, 1997, p. 297-306 ; Id., « Helvètes ou Lacustres ? La jeune Confédération suisse à la recherche d'ancêtres opérationnels », dans Urs Altermatt, Catherine Bosshart-Pfluger et Albert Tanner (dir.), *Die Konstruktion einer Nation: Nation und Nationalisierung in der Schweiz, 18-20 Jahrhundert*, Zurich, Chronos, « Die Schweiz 1798-1998 », 1998, p. 75-86 ; Id., « Le fantasme lacustre. Un mythe et ses implications idéologiques dans la Suisse du XIX^e siècle », dans Albert et Jacqueline Ducros (dir.), *L'homme préhistorique. Images et imaginaire*, Paris, L'Harmattan, « Histoire des sciences humaines », 2000, p. 81-107 ; Id., « L'autonomie des représentations, ou lorsque l'imaginaire collectif s'empare des images savantes. L'exemple des stations palafittiques », dans Peter Jud et Gilbert Kaenel (dir.), *Lebensbilder - Scènes de vie. Actes du colloque de Zoug, 13-14 mars 2001*, Zoug, Kantonales Museum für Urgeschichte, Lausanne, « Documents du GPS », 2, 2002, p. 33-40 ; Id., *Les Lacustres. Archéologie et mythe national*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, « Le savoir Suisse », 2004.

– les Lacustres étaient censés incarner toutes les qualités du *Sonderfall* suisse: indépendance, neutralité, pacifisme, démocratie, etc.

Il faudra de nombreuses années de recherches archéologiques pour démontrer l'hétérogénéité des populations néolithiques vivant au bord des lacs et leurs origines multiples, écartelées entre la Méditerranée et l'Europe centrale, et le caractère erroné des villages construits sur plateformes en eau profonde. Le mythe lacustre s'effondrera donc sous la pression des découvertes, mais également des difficultés économiques rencontrées par la Suisse à la veille des conflits mondiaux.

Exemple 2: l'interprétation de l'art rupestre préhistorique, la « Dame blanche » du Brandberg

L'interprétation donnée par l'abbé Henri Breuil de la peinture rupestre la « Dame blanche » du Brandberg s'inscrit dans la recherche de traces archéologiques révélant,

dans le cadre colonial, une ancienne suprématie blanche en Afrique noire.

Dès 1948, l'abbé Breuil publie une peinture d'un abri-sous-roche du Brandberg, en Namibie, appelée la « Dame blanche ». Cette peinture, censée représenter une femme blanche de type aryen entourée de représentations d'hommes noirs, révélerait la très ancienne pénétration du continent africain par des populations originaires de Méditerranée ou du Proche-Orient¹⁷.

Le dépouillement des archives et de la correspondance de l'abbé Breuil montre que le moteur des premiers travaux qu'il a réalisés en Afrique australe, comme ceux de son élève Henri Lothe au Tassili, était la recherche d'anciennes colonies « blanches » disparues qui se seraient établies, dès la Préhistoire, au cœur du continent noir. Tant Breuil que Lothe ont alors retrouvé sur les roches africaines des peintures rupestres qui leur ont paru représenter des « dames blanches », qu'ils ont interprétées comme des déesses ou des reines propres aux anciens royaumes dont ils croyaient avoir découvert les vestiges. Ce faisant, ils ressuscitaient et nourrissaient à la fois deux mythes: celui de l'Atlantide saharienne et celui de l'identification des ruines de Zimbabwe à la ville mythique d'Ophir, d'où, selon la Bible, le roi Salomon tirait ses fabuleuses richesses.

Le schéma idéologique fondant ces interprétations est étroitement connecté à un genre littéraire extrêmement prisé à l'époque, celui de la découverte des « mondes perdus » ayant généré d'innombrables romans et films. Il participe à l'idéologie coloniale témoignant de la suprématie du monde blanc sur les sauvages du continent africain. Ce n'est que par le contact avec des gens appartenant aux anciennes grandes cultures méditerranéennes que les Africains ont pu développer cet art rupestre qui fait notre admiration. Il est étonnant de voir comment l'abbé

17. Jean-Loïc Le Quellec, *La Dame blanche et l'Atlantide. Ophir et le Grand Zimbabwe: enquête sur un mythe archéologique*, Paris, Errance, 2010.

Breuil, qui était considéré comme le « pape de la Préhistoire » et le plus grand préhistorien de son temps, s'est laissé convaincre par un contexte idéologique relevant d'un genre littéraire romanesque totalement intégré dans l'idéologie politique coloniale cherchant à imposer la suprématie de la race blanche.

On sait aujourd'hui que La « Dame blanche » du Brandberg est un homme noir, et que l'ensemble des peintures de la région relève des mondes san et bantou.

Exemple 3 : Le troisième exemple relève également de l'archéologie des peuples et concerne la question de l'origine des Indo-Européens.

Contrairement aux deux exemples précédents, la question reste aujourd'hui débattue. Il est inutile de rappeler ici les composantes du débat, sauf à souligner quelques points essentiels.

La reconnaissance de l'unité des langues indo-européennes, établie dès le XIX^e siècle, a eu d'importantes conséquences sur le plan des recherches archéologiques. Le raisonnement habituellement tenu est le suivant. Si ces langues sont apparentées, il doit exister une protolange indo-européenne précédant la diversification du phylum. S'il existe une protolange, il est légitime de chercher à savoir dans quelle région du monde et à quelle époque elle était parlée. Ce modèle en arbre suppose en effet qu'il y avait un peuple originel (*Urvolk*), qui parlait une langue originelle (*Ursprache*), dans une patrie originelle (*Urheimat*). Les difficultés surgissent lorsqu'il s'agit d'identifier ces paramètres sur le plan archéologique.

Schématiquement parlant, trois thèses ont été proposées, soit par ordre chronologique : le Nord de l'Europe, patrie des Indo-Germains¹⁸, les steppes nord-pontiques du III^e millénaire¹⁹ et l'Anatolie néolithique du VI^e millénaire²⁰. Notre propos n'est pas ici de discuter ces hypothèses, mais de montrer que les modèles utilisés pour organiser les faits archéologiques au sein d'un scénario crédible n'ont jamais été, jusqu'à une époque récente, discutés.

18. Gustav Kossinna, *Die Indogermanen : ein Abriss*, Leipzig, Kabitzsch, « Mannus Bibliothek », 26, 1921.

19. Marija Gimbutas, « Proto-Indo-European culture: The Kurgan culture during the fifth, fourth and third millennia BC. », dans George Cardona, Henry M. Hoernigswald et Alfred Senn (eds), *Indo-European and Indo-Europeans: Papers Presented at the Third Indo-European Conference at the University of Pennsylvania*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 1970, p. 155-197; Id., « The three waves of the Kurgan people into old Europe, 4500-2500 B.C. », dans Roland Menk et Alain Gallay (dir.), *Anthropologie et archéologie. Les cas des premiers âges des Métaux. Actes du Symposium de Sils-Maria, 25-30 septembre 1978*, Genève, Kündig, « Archives suisses d'anthropologie générale », 43 (2), 1979, p. 113-137. James P. Mallory, *À la recherche des Indo-Européens. Langue, archéologie, mythe*, trad. fr. Jean-Luc Gribone, Paris, Seuil, 1997 (1^{re} éd. Londres, 1989); Id., « L'hypothèse des steppes », dans Jean-Paul Demoule (dir.), *Les Indo-Européens. Origine des peuples de l'Europe*, Dijon, Fatou, « Dossiers d'archéologie », 338, 2010, p. 28-35. Richard Harrison et Volker Heyd, « The transformation of Europe in the third Millennium BC: The example of "Le Petit-Chasseur I + III" (Sion, Valais, Switzerland) », *Præhistorische Zeitschrift*, 82 (2), 2007, p. 129-214.

20. Colin Renfrew, *L'énigme indo-européenne. Archéologie et langage*, trad. fr. Michèle Miech-Chatenay, Paris, Hammarion, 1990 (1^{re} éd. Londres, 1987).

Trois situations historiques concrètes semblent avoir inspiré les interprétations des archéologues²¹ :

– le *modèle gréco-latin* suppose, autour d'un foyer préservé équivalent au Latium pour les Romains, une aire d'expansion qui, après une phase de conquête brève et violente aboutissant à la création d'un empire, se solde par l'assimilation des populations locales sans qu'un lien se maintienne entre centre et périphérie. C'est un modèle proche de la philosophie des Lumières, accordant à la civilisation la plus avancée dans la voie du progrès un pouvoir d'assimilation sans limite ;

– le *modèle germano-aryen* est influencé par le durcissement de conflits inter-impérialistes à l'aube des guerres mondiales, en particulier par la rivalité entre les nouvelles puissances germaniques et les nations latines en déclin. Cette vision est confortée par une anthropologie polygéniste qui fait des races hiérarchisées le produit d'ancêtres distincts dont les langues sont différentes par nature. La figuration est empruntée aux grandes invasions qui ont inféodé l'Empire latin d'Occident à des tribus germaniques peu nombreuses mais aguerries, devenues la noblesse des pays soumis ;

– le *modèle nord-américain* est élaboré à partir des années 1950-1960. Il s'intéresse peu au foyer originel initial et délaisse l'aspect belliqueux au profit d'une explication économique et environnementale, la maîtrise des technologies agricoles donnant un avantage certain aux paysans sur les populations de chasseurs-cueilleurs. Ce modèle de la « vague d'avance », inspiré de la conquête de l'Ouest, reste très présent dans les scénarios de généticiens comme Luigi Luca Cavalli-Sforza²² ou de préhistoriens comme John Alexander et Colin Renfrew²³.

Nous ne discuterons pas ici les questions épistémologiques touchant les relations entre réalité archéologique et restitution d'un modèle de diffusion ne comprenant que des branches divergentes. Ce modèle convient peut-être à une pénétration humaine en terrain vierge, comme ce fut le cas en Polynésie pour les populations de langues malayo-polynésiennes. Il ne convient pas à la situation complexe de l'Europe au moment de la diffusion des langues indo-européennes²⁴.

21. Gabriel Bergounoux, « La langue des Indo-Européens? », dans J.-P. Demoule (dir.), *Les Indo-Européens...*, op. cit., p. 14-21. J.-P. Demoule, « Les Indo-Européens, vers la solution? », *ibid.*, p. 72-79.

22. Albert J. Ammerman et Luigi Luca Cavalli-Sforza, « Measuring the rate of spread of early farming in Europe », *Mun.* 6 (1), 1971, p. 674-688 ; Id., « A population model for the diffusion of early farming in Europe », dans C. Renfrew (ed.), *The Explanation of Culture Change: Models in Prehistory. Proceedings of a Meeting of the Research Seminar in Archaeology and Related Subjects Held at the University of Sheffield*, Londres, Duckworth, 1973, p. 343-357.

23. John A. Alexander, « The "frontier" concept in Prehistory: The end of the moving frontier », dans John V.S. Megaw (ed.), *Hunters, Gatherers and First Farmers beyond Europe: An Archaeological Survey*, Surrey, Leicester University Press, 1977, p. 25-40 ; « Frontier studies and the earliest farmers in Europe », dans David Green, Colin Haselgrove et Matthew Sprigg (eds), *Social Organisation and Settlement: Contributions from Anthropology, Archaeology and Geography*, 2 vol., Oxford, British Archaeological Reports, « BAR. International series », 47 (1), 1978, p. 13-29. C. Renfrew, *L'énigme indo-européenne...*, op. cit.

24. A. Gallay, *L'archéologie demain*, Paris, Belfond, « Belfond Sciences », 1986.

Plus intéressant pour notre propos est le fait que tous les modèles proposés relèvent de sociétés étatiques européennes faisant partie de l'imaginaire historique de l'époque et illustrent donc des situations historiques très différentes de celles qui devaient prévaloir aux époques préhistoriques. L'exemple des théories de la diffusion des langues indo-européennes nous paraît ainsi emblématique des réticences et des difficultés rencontrées par la recherche archéologique lorsqu'il s'agit de mobiliser dans leurs constructions des données comparatives relevant, non de son propre contexte culturel, mais de l'anthropologie des sociétés traditionnelles non européennes.

Caractérisation du point de rupture et prospective

Dans la démarche actuelle de l'archéologie, le passage des constructions typologiques (Ct) aux constructions explicatives (Ce) portant sur les composantes sociales, politiques et idéologiques révèle donc fréquemment un saut épistémologique important.

L'interprétation (Ce) est exprimée sous la forme d'une ou de plusieurs propositions (Pn) finale(s) considérées comme directement dérivées de l'analyse interne des documents archéologiques, mais les conditions du passage de la construction typologique (les données archéologiques organisées en paquets) à la construction explicative ne sont en général pas ou mal explicitées. Nombreux sont en effet les travaux qui consacrent un déploiement impressionnant de techniques plus sophistiquées les unes que les autres à décrire et organiser leurs données²⁵, mais qui affichent une désinvolture étonnante au moment d'interpréter leurs résultats sur le plan fonctionnel, que ce soit au niveau ethnographique, sociologique, politique, économique, etc. – un travers courant dans les travaux anglo-saxons qui se donnent souvent des objectifs très ambitieux concernant la compréhension des sociétés du passé. On trouvera dans la monographie d'Henri-Paul Francfort consacrée aux fouilles de Shortugai en Afghanistan une discussion détaillée sur cette question²⁶.

Nous sommes donc en présence d'une véritable rupture épistémologique séparant les constructions compilatoires (Cc) et typologiques (Ct) des constructions explicatives (Ce). Cette rupture repose à la fois sur la nature des faits mobilisés et sur la fragilité du raisonnement analogique. Elle marque le passage d'une démonstration argumentée à des inférences relevant de la sémantique universelle non argumentée.

25. François Djindjian, *Méthodes pour l'archéologie*, Paris, A. Colin, 1991.

26. Henri-Paul Francfort, avec des contributions de Ch. Boisset, I. Buchet, J. Desse, J.-C. Echallier, A. Kermovan et G. Willcox, *Fouilles de Shortugai. Recherches sur l'Asie centrale protohistorique*, Paris, de Boccard, « Mémoires de la Mission archéologique française en Asie centrale », 2, 1989.

La notion de point de rupture n'apparaît pas dans la problématique des constructions développée par J.-C. Gardin. Notre regretté collègue propose en effet un schéma de démonstration harmonieux, pas à pas, se déroulant de façon continue des faits d'observations aux interprétations finales²⁷. Il est donc utile de donner ici du point de rupture une définition technique précise.

Le point de rupture est situé au moment où nous passons d'une démonstration scientifiquement fondée – en l'état du développement de l'art – à une interprétation utilisant des arguments de sémantique universelle non argumentés relevant d'une vulgate « anthropologique » non explicite. Le cas de l'étude paléodémographique du dolmen MXII de Sion (voir *supra*) est un cas limite car le second volet de la démonstration repose tout de même sur un savoir argumenté. La césure est certainement beaucoup plus nette dans d'autres travaux qui traitent les interprétations sociales et politiques des faits archéologiques avec une désinvolture certaine, qui tranche radicalement avec le sérieux caractérisant les premières étapes de la démonstration.

Par arguments de sémantique universelle, nous entendons donc des arguments jugés suffisamment forts et « vrais » pour ne pas avoir besoin d'être justifiés par des références externes explicites, situées dans le temps et dans l'espace. On peut dire de ces arguments :

- qu'ils sont souvent faux car ils peuvent reposer sur la pensée vulgaire ou des préjugés non fondés, etc. ;
- que, dans cette situation, il convient d'explicitier au mieux leur origine afin de savoir si leur utilisation est légitime. L'une des utilités de l'analyse logiciste est justement de pouvoir mieux débusquer ce type d'argument.

En résumé, nous pouvons donc dire que, techniquement, il n'y a aucune différence dans la mobilisation des arguments de « sémantique universelle » et, par opposition, de « sémantique locale » dans une argumentation, à une exception : les arguments du sens commun ne sont pas explicitement justifiés et pourraient gagner à l'être. Cette exception justifie pour nous de parler de point de rupture.

Les considérations ci-dessus nous amènent à formuler quelques réflexions prospectives destinées à limiter l'impact de la pensée vulgaire dans le développement de la démarche scientifique.

Tenir compte de la réalité archéologique

La rupture entre constructions typologiques et constructions explicatives a, en premier lieu, une origine parfaitement identifiable : le caractère limité des vestiges sur lesquels nous travaillons.

27. J.-C. Gardin, *Une archéologie théorique*, Paris, Hachette, 1979, fig. 23.

Les explications doivent en effet intégrer un phénomène essentiel, la réduction et la déformation de l'information lorsque l'on passe de la réalité vivante à la réalité archéologique. On peut distinguer en effet plusieurs populations emboîtées (P pour population) :

- P0. Population parente, la réalité vivante dans toute sa complexité et toute sa richesse visée par les constructions explicatives ;
- P1. Population observable, vestiges archéologiques affectés par divers processus de destruction. La population parente est réduite à des objets matériels inégalement conservés et qui peuvent même disparaître ;
- P2. Population observée, vestiges découverts par l'archéologue ;
- P3. Population étudiée, vestiges réellement étudiés et publiés.

Il convient donc de se poser la question de savoir dans quelle mesure la population étudiée des vestiges P3 (propositions P01 à P0n) permet de restituer la population parente de la société sous une quelconque de ses formes, économique, sociale, politique, religieuse, etc. (proposition[s] Pn), et sous quelles conditions cette restitution est possible.

Ce type de difficulté, souvent évoqué par les archéologues, n'a pourtant jamais débouché sur la mise en place de procédures explicites pour tenter d'y remédier. Nous tentons de le faire aujourd'hui.

Il convient donc au minimum d'accepter que cette réduction entraîne une incertitude dans les propositions Pn produites. Le minimum requis consiste donc à expliciter les résultats obtenus sous la forme d'alternatives données comme autant de résultats possibles de notre démarche, entre lesquels il est impossible (provisoirement) de trancher. Dans ce cas, la construction n'est plus réduite à une pyramide mais à un sablier dont le sommet est l'expression d'une sorte de logique des plausibles.

Intégrer un savoir anthropologique général

Éliminer la rupture précédant les interprétations nécessite le développement et l'approfondissement d'une science anthropologique orientée vers la mise en évidence de régularités et de mécanismes transculturels.

Le défi est immense et dépasse largement le cadre de cette contribution²⁸. La difficulté vient en effet du caractère particulier des références anthropologiques mobilisées dans les interprétations. Au-delà du caractère limité de la documentation archéologique, ce second handicap provient du caractère embryonnaire des recherches portant sur la création d'une anthropologie générale et comparée qui pourrait servir de cadre de référence à nos interprétations. L'ethnologie reste encore aujourd'hui une héritière d'un culturalisme trouvant son origine dans l'école

28. A. Testart, *Pour les sciences sociales...*, op. cit.

de Boas. Chaque société est considérée comme singulière, une position hypothéquant totalement le recours à l'analogie pour restituer les phénomènes du passé. Dans ces conditions l'archéologue, démuni, a recours à un savoir non maîtrisé relevant plus d'une pensée vulgaire souvent inconsciente que de connaissances anthropologiques solides.

L'utilisation de l'ethnologie dans l'interprétation des vestiges archéologiques fait aujourd'hui débat. Certains chercheurs comme A. Testart avancent que, dans ce type d'opération, tout est bon à prendre, alors que nous aurions tendance à vouloir limiter les transferts à des sociétés jugées, à tort ou à raison, comme « comparables ».

L'idée qu'il faut comparer des sociétés comparables trouve son origine dans un problème pratique posé par l'enquête ethnoarchéologique. Nous savons qu'en deçà de l'objectif visant à découvrir des mécanismes universels, il existe des objectifs moins ambitieux destinés à mettre en évidence des relations plus locales, c'est-à-dire référencées par rapport à un espace, et éventuellement un temps, déterminés. Les règles établies doivent donc être contextualisées afin que nous soyons parfaitement explicites sur leur légitimité restreinte, tout au moins dans un premier temps. C'est la moindre des honnêtetés.

La contextualisation est la limitation L (lieu), et/ou T (temps) et/ou F (culture) apportée au domaine de validité d'une inférence, d'une règle ou d'une loi, définissant un contexte d'actualisation. Les règles d'inférence ayant valeur universelle restent exceptionnelles. A. Testart en a donné récemment un excellent exemple à propos de la division sexuelle du travail²⁹. Il convient donc la plupart du temps de définir, dans chaque cas, le contexte d'actualisation des règles, c'est-à-dire l'univers spatial et temporel, ainsi que le contexte sociologique dans lequel la règle proposée est jugée applicable. La notion de « contexte d'actualisation » rejoint ici la notion de « milieu favorable » d'André Leroi-Gourhan.

La présentation des règles suit donc deux étapes successives :

Étape 1. Délimiter le contexte dans lequel les observations ont été effectuées et les règles sont jugées recevables. Ainsi, les relations que nous établissons entre traditions céramiques et populations dans la boucle du Niger, fondées sur une série de mécanismes techno-économiques et sociaux explicites, sont jugées recevables dans le cadre géographique où ont eu lieu les observations et seulement dans cet espace³⁰.

Étape 2. Ces observations, néanmoins, ne sont intéressantes que si l'on attribue à ces dernières une certaine valeur générale. Intervient donc dans cette seconde phase une réflexion sur la décontextualisation possible des observations qui peuvent être soumises à des procédures de validation.

29. A. Testart, *L'amazone et la cuisinière. Anthropologie de la division sexuelle du travail*, Paris, Gallimard, 2014.

30. A. Gallay, *Pour une ethnoarchéologie théorique...*, op. cit.

Vu le caractère limité des vestiges archéologiques, les concepts interprétatifs n'auront jamais la finesse des concepts de l'« ethnologie ». On saisit ici l'inadéquation des notions proposées par l'anthropologie sociale actuelle, dont l'application à la réalité archéologique ne va nullement de soi. On se trouve donc dans l'obligation de donner des définitions plus simples des termes utilisés, comme le propose Valentine Roux à propos du terme « spécialisation³¹ ».

Il convient également de s'affranchir dans la mesure du possible des spécificités du contexte local en proposant des termes situés à des niveaux supérieurs dans la hiérarchie des définitions logiques. Se présentent alors des questions du type: peut-on remplacer *céramique des pasteurs peuls du delta intérieur du Niger à la fin du XX^e siècle (Mali)* par *céramique des pasteurs sédentarisés pratiquant le semi-nomadisme*?

Le jeu est, on l'aura compris, particulièrement complexe. Dans le cas du Mali, il convient en effet de se poser la question de savoir si les modèles décrits, aujourd'hui caractéristiques de la boucle du Niger, peuvent être étendus à *l'ensemble de l'Afrique sahélienne, à l'ensemble des civilisations proto-urbaines à composante multiethnique fonctionnant sur le mode hétérarchique et possédant une économie à marchés périphériques*, etc. Symétriquement parlant, il est également possible de préciser à titre d'hypothèse les cas où le modèle n'est pas jugé pertinent. Nous pensons notamment au Néolithique européen. Nous sommes en effet ici face à une ethnoarchéologie empirique, moins ambitieuse que celle qui se propose d'accéder directement à des règles universellement valables³².

En deux mots, comparer ce qui est comparable n'est pas tautologique, puisque la recommandation demande que l'on réfléchisse à une meilleure définition du contexte de déclenchement des règles permettant l'interprétation des vestiges.

Les sous-produits vulgaires de la pensée archéologique

Les acquis de la recherche archéologique peuvent être utilisés dans des contextes non scientifiques relevant de la pensée vulgaire *sensu lato*.

La seconde possibilité d'analyse ne se penche pas sur les sources vulgaires de la pensée archéologique mais sur ses dérivés. Nous trouvons ici les questions touchant le roman historique, la vulgarisation et, au-delà, l'imposture.

Roman historique

Le roman historique utilise les acquis de l'archéologie dans des productions littéraires ou iconographiques qui contraignent toujours leurs auteurs à s'aventurer au-delà des connaissances proprement scientifiques. Il met en scène les résultats

31. Valentine Roux, en collab. avec Daniela Corbetta, *Le tour du potier. Spécialisation artisanale et compétences techniques*, Paris, Éditions du CNRS, « Monographie du CRA », 4, 1990.

32. A. Gallay, *Pour une ethnoarchéologie théorique...*, *op. cit.*

de la recherche. Celle-ci ne peut se soustraire à la mise en œuvre des interprétations les plus hautes, donc les plus intéressantes dans la perspective retenue, mais également les plus fragiles. Deux difficultés se rencontrent à ce niveau.

La première, déjà évoquée, tient au caractère partiel de notre information, une situation qui entre en contradiction avec l'exigence du roman, scénario bâti en principe sur une connaissance complète du passé.

La seconde tient au fait que le roman doit mettre en scène des comportements et des sentiments compréhensibles par le lecteur d'aujourd'hui, en accord avec sa propre culture. Le romancier se trouve donc devant un dilemme : soit présenter un ressort dramatique compréhensible par le lecteur, mais probablement très éloigné de la situation ancienne, soit tenter de se rapprocher le plus possible de la situation ancienne, au risque de devenir incompréhensible.

Ces questions se sont posées à nous à l'occasion de la réalisation d'une bande dessinée consacrée à nos fouilles de la nécropole du Petit-Chasseur à Sion (Valais). *Le soleil des morts* était censé raconter une histoire vraisemblable autour de ce que nous savions de l'apparition de la civilisation de la céramique campaniforme dans l'histoire de la nécropole. Ce sujet a été longuement traité ailleurs, nous n'y reviendrons pas ici³³.

Les reconstitutions dont les préhistoriens sont friands posent le même type de questions. Le fait que l'archéologie ne fournisse que des informations limitées entre en contradiction avec la nécessité de présenter une image complète de la scène retenue. Malgré les efforts consentis pour expliciter les références externes mobilisées, la pensée vulgaire reste très présente dans la sélection de ces dernières et dans certains choix non explicités.

L'exemple retenu figure un épisode de la colonisation du Valais à partir de l'Italie, lors du Néolithique ancien vers 5000 av. J.-C., soit le passage du col Collon dans le val d'Hérens. Le paysage restitue fidèlement le contexte topographique actuel, mais on peut se poser la question de savoir si l'englacement était identique au début du V^e millénaire (l'épaisseur de la glace a du reste fortement diminué en quelques années depuis la réalisation de ce dessin). L'habillement des migrants est plus ou moins fantaisiste. Le chargement des bœufs est inspiré de photos valaisannes du XIX^e siècle. La scène représente trois familles et leur cheptel. Les chefs de familles, un peu à l'écart, dirigent les groupes et assurent la sécurité selon une disposition que nous avons observée chez les Peuls du Mali

33. André Houot, avec la collab. de Alain Gallay, *Le soleil des morts*, Bruxelles, Éditions du Lombard, « Chroniques de la nuit des temps », 4, 1992. A. Gallay, « Archéologie et histoire. La tentation littéraire », dans *les Alpes, à l'aube du métal. Archéologie et bande dessinée*, catalogue de l'exposition *Le soleil des morts. Archéologie et bande dessinée* (sept. 1995-janv. 1996), Sion, Musées cantonaux du Valais, 1995, p. 9-22. Id., « Archéologie et bande dessinée, mérites et limites d'une utopie », dans P. Jud et G. Kaenel (dir.), *Lebensbilder...*, op. cit., p. 107-113. W. Stoczkowski, « La science inénarrable », dans A. Gallay (dir.), *Dans les Alpes, à l'aube du métal...*, p. 35-49.

et dans les tribus du sud de l'Éthiopie. La reconstitution est donc un assemblage hétéroclite d'informations topographiques, paléo-environnementales, historiques et ethnologiques³⁴.

Fig. 3. Le passage du col Collon en Valais par des familles néolithiques en 5000 av. J.-C.



Dessin André Houot. © Musée cantonal d'archéologie, Lausanne³⁵

Vulgarisation

La vulgarisation cherche à rendre accessible au plus grand nombre les résultats des recherches archéologiques en se limitant aux acquis les plus solides, soit aux parties basses des constructions. Si l'on accepte cette vision restrictive, la vulgarisation est le domaine qui devrait s'écarter le plus du langage vulgaire pour se rapprocher du langage scientifique.

34. A Gallay (dir.), *Des Alpes au Léman. Images de la Préhistoire*, Gollion, Infolio, 2006 (2^e éd. rev. et cor., 2008).

35. *Ibid.*, fig. 193. Le col Collon (3080 m) reliant la vallée d'Arolla en Valais et le val d'Aoste par la Valpeline a, de tout temps, constitué un passage privilégié entre le nord et le sud des Alpes. La scène illustre le premier peuplement du Valais par trois communautés familiales issues d'Italie septentrionale. Marche en tête un premier groupe de femmes, lourdement chargées. Elles sont suivies de deux bœufs porteurs harnachés. Un troupeau de moutons mené par des enfants ferme la marche. Un peu à l'écart, les hommes en armure surveillent le cheminement. La colonne progresse sur la glace vive, longeant un affleurement de moraine.

La difficulté principale du genre réside néanmoins dans le fait que les questions que se pose le public ne sont généralement pas celles auxquelles l'archéologie peut répondre, car elles concernent essentiellement les parties interprétatives les plus élaborées, donc les plus fragiles.

Le public se fait d'autre part souvent une idée fautive du travail de l'archéologue. Une journaliste à laquelle nous proposons récemment d'écrire dans son journal une série d'articles de vulgarisation sur la préhistoire valaisanne nous donna son accord de principe, mais nous répondit qu'il était préférable avant tout de traiter de *mystères* et de *trésors*. Nous avons alors eu envie de lui répondre : « L'archéologie, ce n'est pas la découverte de mystères, c'est chercher à réduire la part d'inconnu du passé ; l'archéologie, ce n'est pas une course au trésor, c'est tenter de comprendre la vie des hommes d'autrefois à partir de vestiges souvent insignifiants. »

Il n'en reste pas moins que l'archéologue subit souvent de fortes pressions afin qu'il se conforme aux attentes du public auquel il s'adresse.

Impostures

L'imposture met en avant une pensée axiomatique dans laquelle l'explication relègue les faits empiriques, arbitrairement sélectionnés, au rang d'une simple

illustration de la thèse proposée.

Dans les impostures, l'explication ne respecte aucune des règles en vigueur sur le plan scientifique et met souvent en cause les fondements mêmes de la démarche archéologique. Un certain nombre de thèmes récurrents appartiennent à cette catégorie de pensée vulgaire. Signalons en quelques-uns :

- des pierres soi-disant taillées prouvent la présence de l'homme à des périodes antérieures au Tertiaire ;
- de pseudo-inscriptions oghamiques prouvent la présence de populations scandinaves sur l'ensemble du continent nord-américain avant Christophe Colomb, et non pas seulement au Groenland et dans les régions voisines comme cela est démontré archéologiquement.

Les multiples exemples du genre montrent que ces « théories » suivent toujours la même démarche, dont on ne saurait trop se défier³⁶ :

- sélectionner dans une grande masse de documents quelques unités qui, extraites de leur contexte, paraissent énigmatiques, et inventer ainsi un problème ;
- amalgamer ces documents décontextualisés pour constituer un ensemble artificiel auquel on prête alors une interprétation invérifiable, ou que l'on explique par une hypothèse non testable ;
- désamorcer à l'avance toutes les critiques en les dénonçant comme résultant d'hypothèses *ad hoc* émises par des spécialistes bornés ou des universitaires timorés

36. Jean-Loïc Le Quellec, *Des martiens au Sahara. Chroniques d'archéologie romantique*, Arles-Paris, Actes Sud-France, 2009.

qu'une vision étroite – due à la pratique de la science « officielle » – empêcherait de saisir le problème dans son ampleur ;

– décourager ainsi le retour au terrain ou aux documents primaires en se contentant de gloser en chambre sur des documents de seconde main, souvent de mauvaise qualité.

Wiktor Stoczkowski³⁷ a proposé dans ce contexte une analyse pénétrante de l'imposture dite des « anciens astronautes » selon laquelle des extraterrestres seraient intervenus dans l'histoire des hommes et seraient à l'origine de certains monuments archéologiques exceptionnels. La théorie des anciens astronautes se retrouve chez plusieurs auteurs, dont les principaux sont Louis Pauwels, Jacques Bergier, fondateurs de la revue *Planète*, Robert Charroux et Ehrich von Däniken³⁸. Les « preuves » de cette intrusion seraient visibles dans un certain nombre de sites archéologiques : agencements de pierres préincaïques de Nazca, ruines de Tiahuanaco, bas-relief du temple de Palenque représentant un cosmonaute, statues de l'île de Pâques, grande pyramide de Chéops, bloc de Baalberg, pistes d'atterrissage dans le désert péruvien, gravures de « martiens » du Tassili, etc. Des poèmes épiques de l'Inde – le texte du Râmâyana mentionne les *vimânas*, machines volantes naviguant à haute altitude –, certaines légendes préincaïques parlant clairement de dieux venus des Pléiades, sont également mobilisés dans la construction.

Stoczkowski montre que la théorie des anciens astronautes est construite de matériaux conceptuels hétéroclites. Si elle reprend quelques thèmes issus du roman de science-fiction, elle se moule essentiellement sur la tradition ésotérique, occultiste et théosophique du XIX^e siècle. Selon von Däniken, il ne s'agit pas de diviniser les extraterrestres, mais de démystifier les dieux des hommes pour en faire de simples extraterrestres supérieurs à nous et qui seraient intervenus à plusieurs reprises dans l'histoire des hommes pour leur révéler l'« Ultime Vérité ».

Il est ainsi naïf de réduire la théorie des anciens astronautes à une interprétation mal avisée des monuments archéologiques. Le rôle subalterne accordé aux observations empiriques est en effet un trait commun de toutes les versions de cette théorie.

Ces dernières sont en effet des pyramides bâties à l'envers, qui reposent non pas sur la large base des preuves factuelles invoquées en leur faveur, mais sur la fragile pointe des *a priori* métaphysiques. Les hypothèses, dans cette démarche, sont des articles de foi plutôt que des conjectures provisoires que l'on confronterait aux conceptions adverses. L'érudition savante n'y joue qu'un rôle ornemental et les données empiriques, au demeurant soigneusement sélectionnées et embellies par

37. W. Stoczkowski, *Des hommes, des dieux et des extraterrestres... op. cit.*

38. Louis Pauwels et Jacques Bergier, *Le matin des magiciens. Introduction au réalisme fantastique*, Paris, Gallimard, 1960. Robert Charroux, *Histoire inconnue des hommes depuis cent mille ans*, Paris, R. Laffont, 1963. Erich von Däniken, *Erinnerungen an die Zukunft*, Düsseldorf, Econ-Verlag, 1968.

quelques omissions, sinon par des faux, ne sont jamais utilisées pour mettre les hypothèses à l'épreuve³⁹.

Les archéologues officiels, à l'exemple de J.-L. Le Quellec, traitent souvent ces élucubrations avec un mépris certain et beaucoup de suffisance. Il est évident qu'il faut être ferme dans notre dénonciation de ce genre de discours, inacceptable sur le plan scientifique. Souvenons-nous néanmoins de ce que nous avons dit des interprétations archéologiques « officielles ». La limite entre savoir scientifique et savoir vulgaire, entre vérité et imposture, est peut-être plus floue qu'on ne le pense. Combien d'archéologues se sont-ils lancés dans des théories invérifiables, combien ont-ils été abusés par des faux ? En définitive, restons humbles devant les difficultés rencontrées dans la reconstitution du passé, mais méfions-nous aussi des dérives racistes qui caractérisent souvent les impostures archéologiques.

Conclusion

Il est possible de distinguer, dans le schéma présenté (fig. 1), deux facettes révélant deux types de relations entre pensée vulgaire et pensée scientifique.

1. La partie gauche du schéma relève des procédures d'attribution du sens aux vestiges.

Dans leur forme la plus proche de la démarche scientifique, les paradigmes :

- permettent de compléter plus ou moins arbitrairement les interprétations en comblant les lacunes issues des points de rupture ;
- participent activement à la dynamique d'une rationalité performante qui se singularise clairement en offrant un moyen terme par rapport à l'empirisme et à l'apriorisme. Cette démarche accorde en effet un intérêt égal aux données d'observations et aux conjectures spéculatives, mais les premières l'intriguent en tant qu'elle résistent ou s'accordent aux secondes, et les secondes lui importent en tant qu'elles peuvent être mises à l'épreuve des premières⁴⁰. Mais, pour juger de la pertinence des idées à tester, il faut dans ce contexte retenir la possibilité de choisir entre des conceptions concurrentes, ce qui distingue clairement la démarche scientifique des impostures.

2. La partie droite du schéma relève de diverses utilisations du sens attribué aux vestiges dans des pratiques s'écartant de la démarche scientifique. La mobilisation du sens accepte dans ce cas des libertés prises par rapport aux faits :

- le roman revendique une certaine liberté vis-à-vis des contraintes de la démarche scientifique. Dans ce cadre, les questions posées par une nécessaire restitution exhaustive du passé peuvent générer de nouvelles questions qu'il est possible d'approfondir au plan scientifique ;

39. W. Stoczkowski, *Des hommes, des dieux et des extraterrestres...*, op. cit., p. 367.

40. *Ibid.*, p. 385.

- la vulgarisation reste une simplification rendant accessible la démarche scientifique, mais ne génère que des retombées limitées sur la dynamique de la recherche empirique;
- l'imposture est enfin une négation des contraintes de la démarche scientifique. Elle méprise les faits et développe une pensée circonscrite autour d'une hypothèse exclusive orientant la sélection des faits utilisés comme simple illustration de la thèse soutenue. On ne peut attendre d'elle aucune retombée pratique sur la démarche empirique qui lui est étrangère⁴¹.

41. Ce texte a été soumis au groupe de travail animé par Bernard Walliser en juin 2011.